

## **Récit de voyage dans l'île sur le toit du monde...**



### **Première Partie**

## **Préambule...**

C'est quoi cet objet ? Le résultat d'un re-travail qui boucle, fige d'une certaine manière, la façon dont on veut décrire ce que l'on a vécu. Ce sont là les termes de Pascal L., et je le suis, ici encore, bien volontiers. On y trouve / fabrique un accord entre ce que l'on a vécu et la façon dont on veut le penser, le re-vivre, le re-lire après coup.

Ce qui compte dans cette approche ce n'est donc pas le fait que le récit colle au plus près de ce qui serait une « réalité ». L'important est l'appropriation que l'on se fait d'un vécu dans la façon de le raconter.

Et j'ai le sentiment d'avoir trouvé cet accord dans le texte tel qu'il est là.

Mais dans le cas présent, cela correspond à un très faible re-travail du texte par rapport à sa version première, c'est-à-dire tel qu'il a été écrit, quotidiennement, sous la tente. Cela veut dire que ce texte est finalement assez proche d'être une trace de comment je pensais ce que je vivais dans le moment. Cela donne lieu à des incohérences, des bizarreries, des évolutions – de style comme de contenu - au fil des jours et des pages...

Un des ajouts non négligeables tient cependant aux titres que j'ai introduits. L'écriture était journalière et commençait par la date. J'y ai substitué un titre résumant pour moi, après coup, le sentiment d'ensemble de chaque journée.

Il est assez évident qu'à part pour moi-même ce récit n'a que peu d'intérêt – que ce soit dû à sa forme ou à son contenu. Et pourtant, le mettre ainsi en ligne veut peut être dire qu'on serait heureux que le récit permette un bout de partage avec quelque autre...

## « Au revoir »

Départ ce matin de la maison, vers 8 heures, après une courte nuit. Une de plus ces derniers temps.

Un « au revoir » aux gars, dont deux sont « comateux ». Renaud est debout. Un « au revoir » rapide à Nathalie. Je ne sais pas trop dire au revoir, ou plutôt je n'aime pas vraiment cela. C'est Laurent B. qui m'emmène, l'autre de « mes » Laurent viendra me chercher...

Quelques derniers mails envoyés ce matin pour faire coucou. Notamment à Thierry P., dont le message laissé la veille sur mon portable était très chaleureux. On prend un café – croissant avec Laurent à Roissy, et on parle vie d'artiste. Il y a quand même une petite ambiance de départ, de départ loin...

La grève des agents de sûreté ne pose pas de problème, le départ se fait à l'heure. Par contre, plus de trois heures de retard à Oslo. Je ne m'impatiente pas. Il y a maintenant quelques années que je ne m'impatiente plus... sauf peut être dans quelques cas précis, qu'il serait d'ailleurs intéressant de qualifier... mais ce sera pour une autre fois...

L'arrivée à Tromsø, qui marque la dernière escale du voyage, a été magnifique. La dernière fois – il y a un an, il pleuvait et on ne voyait rien. Là, les nuages n'empêchent pas, au contraire même, de découvrir la ville, la mer, les montagnes, avec pas mal de neige. Magnifique.

...

Voilà, il reste un quart d'heure avant d'arriver. Cela va commencer, avec un premier palier...

...

Arrivée à minuit, récupéré par Benjamin. Tous mes bagages sont là. Belle rencontre, d'emblée, avec Claudine et André. Ils font tous les ans depuis six ans une virée d'un mois en kayak de mer au Spitzberg. Nos trajectoires devraient se croiser dans quelques jours, sur l'eau. Ils ont une grande expérience de l'ours, qu'ils rencontrent quasiment chaque année. Je retiens notamment de ces premiers échanges le fait que le sifflet est l'arme de premier niveau en cas de face à face avec l'ours...

Je me sens un peu chez moi. Ce n'est plus le sentiment de la découverte, qui prévalait l'an dernier, mais celui, qui me sied tout autant, de l'approfondissement après une première rencontre. Un nouveau lieu où je me sens bien, c'est-à-dire où je peux vivre, c'est-à-dire où

je peux avancer, même si ce n'est pas pour aller quelque part. Juste plus loin, même en tournant en rond.

L'installation du camp s'est faite sans souci.

### **Retrouvailles et nouvelles connaissances**

J'ai très bien dormi, même si je me suis souvent réveillé. Ce matin, montage du kayak, après un très sympa p'tit dej avec Claudine, André et Benjamin.

Un premier saut ensuite à Longyerbeen pour acheter du gaz. Déjeuner au camping, avec quasiment personne dans la baraque... il n'y a que quatre ou cinq tentes sur le pré... ce n'est pas encore la haute saison !

Claudine et André viennent manger alors que j'en suis au café. Discussion autour de leurs nombreuses rencontres avec l'ours, mais aussi de leur chute dans l'eau glacée. Une chute survenue pas trop loin du bord, et sachant que leur kayak a pu être remis dans le bon sens assez aisément. J'apprends que c'est également eux qui sont restés coincés quatre jours sous tente, mais pas là où l'histoire le dit. Aux pieds des grandes falaises, juste avant la sortie du Billfjorden, et non à Gipsvika.

L'après midi, nouveau saut à Longyerbeen pour achat de nourriture. Claudine est venue acheter une pièce pour leur brûleur. Elle repartira avec un conseil, qui s'avèrera le bon et leur permettra de partir le lendemain matin. D'habitude, ils font tout au bois, mais ils ont cette fois-ci programmé au milieu de leur périple une rando de quatre jours et, hors les côtes, il n'y a pas de bois au Spitzberg – puisqu'il n'y a, faut il le préciser, pas un arbre sur tout l'archipel...

Nous dînons tous ensemble au camping et au lit vers 22 heures. Mon réveil est prévu pour 6h30 pour un départ vers le port à 8 heures et un départ du bateau devant me conduire et me poser à Pyramiden à 9 heures.

### **L'émotion du fantôme – Partir enfin**

Je dors moyen, et surtout je crains d'avoir pris froid. A 8h15 je suis à bord du « Polargirl ». Benjamin m'a aidé à y hisser le kayak. Il faudra trouver quelqu'un d'autre pour m'aider à le

descendre. Ce sera Tobias, un allemand qui fait le guide pour les touristes ayant pris place sur le bateau. Je dévoile mes origines allemandes pour établir un contact avec lui avant de lui demander de me rendre ce service... Il a tout de ces jeunes allemands qui partent dans le monde avec une maîtrise parfaite de l'anglais et une ouverture toute aussi grande aux autres. On décèle dans la façon dont il se présente, les traces –atténuées par le passage des générations, mais néanmoins présentes – d'une difficulté à assumer pleinement la condition historique de l'allemand. C'est du moins ce que je ressens, et cela contribue à me le rendre très sympathique...

Il fait très beau, mais je remarque qu'à mesure que nous progressons dans le Billfjorden, le vent de nord se renforce, jusqu'à devenir vraiment puissant, avec une houle très sérieuse. Cela ne présage rien de bon pour mon démarrage.

Avant d'arriver à Pyramiden, le déjeuner nous est servi. Au menu : pâtes et salade. Moins bien que l'an dernier sur le « Langoyund »... ayant été servi dans les premiers, je peux venir à temps pour du rab. Je vais d'ailleurs finir la grande casserole de pâtes. Je crains toujours d'être en train de prendre froid et ces pâtes doivent m'aider à résister.

A terre, Tobias m'aide à emmener le kayak jusqu'au bord de l'eau, de l'autre côté du pont auprès duquel le « Polargirl » vient d'accoster. J'amène également tous mes sacs puis je me joins au groupe des touristes du bateau pour la visite guidée de Pyramiden. Nous l'avons faite seuls l'an dernier. Cette fois-ci Vladim, un guide russe, commente cette visite de la ville fantôme. Je sympathise rapidement avec lui. Il parle un peu français, mieux en tout cas que je ne parle russe. Le fait que je puisse lire toutes les inscriptions sur les bâtiments illustre tout de même les quelques restes de ces 9 années d'apprentissage scolaire de cette merveilleuse langue...

Vladim est mathématicien et il travaillait jusqu'il y a peu pour des banquiers russes. Il vient de quitter ce job: « trop de travail pour rien » – et pour trois mois il vient faire le guide à Pyramiden. Il explique la fonction de chaque bâtiment, raconte l'histoire de vie de cette communauté (Paris – London !<sup>1</sup>) avec un grand sens du détail et, on le sent, une affection et un profond respect pour ceux qui, sur plus de soixante dix ans et plusieurs générations, ont extrait le charbon des montagnes et ont vécu dans des conditions extrêmement rudes dans un isolement presque total.

---

<sup>1</sup> « Paris » était le nom donné au bâtiment dans lequel résidaient les célibataires femmes ; « London » celui où résidaient les célibataires hommes... De Paris à Londres, il n'y avait qu'un pas...

Il nous fait entrer dans le gymnasium. Quelle émotion pour moi... pour moi le slavophile, qui connaît un peu et qui aime beaucoup, jusqu'à cette esthétique soviétique des années 70's. Je joue quelques notes sur le piano qui trône encore sur l'estrade de la grande salle de concert, dans un noir presque complet, une obscurité si dure à trouver à cette période et sous cette latitude. Je me rends dans la bibliothèque et le gymnase. Je fais quelques « prises de guerre » - trois pièces d'un jeu d'échecs, une paire de lunettes de piscine pour enfant et un recueil de poèmes.

Vladim me propose de rester un peu après le départ du groupe, pour me faire visiter les coulisses de Pyramiden. J'acquiesce avec plaisir, mais je me rends vite compte que la marée est en train de monter et que je vais avoir juste le temps d'installer tout mon kayak avant que l'eau ne soit à son niveau. Et il n'est pas aisément possible de mettre le bateau hors de la portée de la marée car un parapet l'en empêche. Je dois donc décliner l'invitation. Vladim le regrette, et moi aussi. Nous serons j'espère appelés à nous recroiser, à Paris, Moscou, ou plus sûrement sur internet...

Une fois tout installé, je pars... avec l'idée que si les conditions de mer sont trop dangereuses, du fait du vent et de mon inexpérience de la navigation avec mon kayak chargé, je m'arrête immédiatement et pose le camp sur la rive. L'étude de la carte indique que c'est tout à fait possible.

Cela devient, comme prévu, vite dur, le vent s'établissant à environ 40 km / h, avec forte houle de face. Cependant, le bateau se conduit très bien, sans gouvernail ; mais tout cela reste inquiétant, surtout lorsque le bord s'éloigne. Il n'est alors pas simple d'y revenir. Les efforts sont durs à fournir et au bout d'une heure, je décide de ne pas aller plus loin. Si les choses se mettaient à empirer, je ne serais plus en situation de revenir au bord.

L'accostage se fait bien, mais l'endroit n'est pas bon pour camper. C'est mieux 100 à 200 mètres plus loin. Je décharge le bateau et fais du halage sur la distance. Je suis dans l'eau jusqu'aux genoux et je n'ai pas le temps d'avoir froid. Je pose le bateau et je vais chercher les sacs. Je sens la fatigue. Il faut monter le camp sous un vent très fort. Je le fais posément, et donc assez efficacement. Par contre, c'est le bazar dans la tente !! Je mange et me couche épuisé, à 18h30...

## Fog

Je me réveille plutôt en forme vers 1h31. Il fait beau et quasiment plus de vent. Je décide d'en profiter pour partir, et je commence à plier le camp. Je peux même envisager la traversée directe. Et puis je distingue à quelques kilomètres une bande de nuage, sur l'eau, qui va jusqu'à toucher l'eau. Tout en pliant le camp, je remarque que ces nuages avancent dans le fjord, dans ma direction. Je n'ai pas le temps de finir de plier le camp que ce fog m'a déjà envahi. La visibilité n'est pas nulle, mais presque.



*La bande de brouillard*

La mer reste calme. Je décide de partir, en longeant bien la côte de façon à garder la visibilité, et cela jusqu'au fond du fjord, avant de remonter de l'autre côté. L'embarquement se passe bien, mais voilà qu'au lieu de longer la côte, je me mets à traverser, sans voir la côte vers laquelle je me dirige. Au bout de quelques minutes, et alors que j'avance bien, un peu de houle arrive. Le bord dont je suis parti est maintenant à peine visible, et celui vers lequel je me dirige ne l'est toujours pas. Je me dis alors « *Mais que fais-tu ???? Tu n'es pas venu ici pour faire au plus vite, au plus court et le tout au mépris de toute sécurité !!!! C'est n'importe quoi !!!* ». Je change brusquement de direction et reviens à toute rame vers le bord, que je me mets à longer en direction du fond de fjord. Je navigue maintenant à vue des côtes, mais avec une visibilité très faible. C'est très agréable. Et puis en un instant, je perds de vue la côte que je suivais pourtant avec grande attention. Elle disparaît dans le brouillard. Une autre m'apparaît... curieuse... d'un tout autre aspect. Peut être ai-je traversé ? Je regarde la boussole : non, je suis plein nord, ce qui veut dire que je suis au fond du fjord. A ce moment, je me sens dériver, être emmené au fond du fjord... je me rends alors compte que bien que le

bord soit à environ 50 / 100 mètres, il n'y a plus de fond ! Je touche presque ! J'essaye de m'échapper en reprenant le large mais je laisse beaucoup trop d'énergie dans cette opération pour un très maigre résultat. Le courant est trop fort et je n'ai pas assez de profondeur pour que mes pagaies prennent suffisamment d'appui. Je décide de descendre du bateau et de le haler sur environ 200 mètres. A ce moment j'entrevois la côte Est du fjord. Je remonte dans le bateau et m'éloigne du fond de fjord pour retrouver de la profondeur. Cela marche. Je mets maintenant le cap Est – Sud Est, ce qui me permet de remonter le fjord en me rapprochant petit à petit du bord. Le vent et le courant, tout deux légers, me sont contraires. C'est donc plus difficile de ramer, mais cela va. Le brouillard se lève petit à petit, laissant entrevoir les montagnes, majestueuses. J'arrive dans la baie du glacier, en étant fatigué. Je décide d'aller installer mon camp au même endroit que l'an dernier. La mer et le vent deviennent plus forts et me sont toujours contraires. J'accoste un peu plus loin que prévu et un peu en catastrophe. Je me prends, en touchant le bord, une vague qui retourne le bateau et me met à l'eau. Je me relève de suite et tire mon kayak vers le bord.

Il est ballotté par les vagues. Je le vide de son eau assez aisément. Je m'aperçois que cet endroit est très mauvais pour installer le camp. Il faut aller deux à trois cents mètres plus bas. Je décide de haler de nouveau le bateau, mais cette fois-ci les vagues rendent l'opération trop dangereuse pour le kayak qui est régulièrement et assez violemment projeté sur les graviers. Heureusement, qu'il ne s'agit pas de rochers. Je décide de m'arrêter. Je vide le bateau des quatre sacs extérieurs et je reprends la mer pour l'emmener ainsi à l'endroit visé. Les vagues sont toujours là. Au premier essai de départ je tombe à l'eau, sans retourner le kayak. Le second essai sera le bon. En deux minutes, le bateau est à bon port, qui plus est légèrement protégé par une avancée. J'aurais dû mieux regarder avant de choisir l'endroit où m'arrêter !

Je vide l'intérieur du bateau. Je vais ensuite chercher les autres sacs et je monte tranquillement le camp. Il fait beau et il y a peu de vent. Je mange. Il est 7h30 – 8 heures. Je me suis levé à 1h30, suis parti à 3 heures et je suis arrivé à 6h30. Je fais maintenant une grosse sieste. Je crois que c'est à ce moment que j'ai reçu les premiers messages par IRIDIUM. J'ai en effet compris qu'il fallait le laisser allumé longtemps pour qu'il prenne le temps de choper les messages. Cela me fait vraiment plaisir. Sans cela, j'aurais appelé dans la journée. Je pourrais ne pas donner de nouvelles, mais ne pas en recevoir m'est trop dur. J'ai besoin de simplement savoir que tout va bien. Par contre, sans avoir un contact direct, par téléphone. Les SMS sont la solution idéale, la réponse aux attentes réciproques...

Après la sieste, je pars faire de l'eau et un brin de lessive, au même « lavoir » que l'an dernier. Je laisse les affaires là et je pars pour une ballade vers le glacier avec le fusil et l'appareil photo. J'essaye le fusil en tirant deux fois de suite, pour tester le rechargement (je n'aurai pas de second tireur pour me couvrir après un premier coup de feu). De ce côté, cela va, mais chaque coup est un choc pour l'épaule et les oreilles, et je ne vois même pas où la balle a atterri ! Je visais la vase. Bref, je me dis qu'au mieux, je pourrai lui faire peur !!!

Je fais une jolie ballade, par la mer à marée basse. Je pressens un effet « Mont Saint Michel » pour le retour. Ce sera le cas, mais sans danger. Je retrouve mes affaires et je ramène le tout au camp. Un pastis à la santé de mes camarades qui sont en ce moment réunis à Cournon. Je dîne et me couche vers 19h30 / 20 h.

### **L'ancrage**

Je me réveille une première fois vers 4h. Le temps est passé au vent fort de sud ouest et la mer est bien formée. Si les conditions restent ainsi, il n'y aura pas de départ kayak aujourd'hui. En fait, les conditions vont encore empirer, et je vais passer la journée coincé sous la tente.

Quelques sorties de quelques minutes pour les toilettes, ou pour aller chercher à manger dans un sac resté hors de la tente et vérifier les fixations, car cela souffle vraiment très fort.

Benjamin m'apprendra à mon retour que ce jour là, le mât d'une grande tente d'un camp GNGL a cassé et que le groupe de randonneurs a vécu des jours très difficiles...

Le vent et la mer font des bruits qui parfois se mélangent. Tantôt l'un prend le pas sur l'autre, puis inversement deux heures plus tard.

Je me sens assez déstructuré... à la fois au niveau des horaires, des repas, de l'activité – en l'occurrence de l'absence d'activité. Je me dis qu'il faut retrouver une certaine organisation, un certain rythme. Je vais doucement me recalculer sur des horaires « normaux ». Mais je resterai prêt à partir la nuit s'il y a une fenêtre météo et si je suis assez en forme. Je suis très épuisé, mais d'une façon curieuse. Je dors par bout, de façon fréquente et cela semble participer à cet état de fatigue. Je me dis que je suis néanmoins en train de m'adapter et de reconstituer les forces nécessaires. Ces trois jours, y compris celui-ci, ont chacun eut leur lot d'émotion ; je ne veux pas dire d'agression, mais d'épreuve. Ce sentiment est renforcé par le fait d'être seul à y faire face. Ou plutôt d'y faire face seul. Si la forme ne revient pas, j'essaierai autre chose.

Pendant un de mes sommeils, j'ai fait le rêve suivant : on a loué un appartement. Pendant qu'on était de sortie, quelque chose s'est mis à fuir. Cet appartement est au dessus de celui des Hercule. J'essaie d'enlever l'eau, mais il y en a partout. J'ouvre une porte fenêtre qui donne sur un jardin. On est à Issy !!! Et les hercule sont dans leur jardin, avec des amis. Tout est sauf donc puisque les appartements se retrouvent mitoyens, et non plus l'un au dessus de l'autre.

Sinon, au retour d'une promenade qui m'a fait du bien – je suis allé faire de l'eau – je me demande si cette journée n'est pas celle qui me fait vraiment entrer dans l'expé... mentalement... physiquement... intimement...

J'ai dîné, il est 20 heures. Cela souffle toujours autant et j'entends à l'instant la pluie qui commence à tomber. Je vais vite aller laver mon bol, me brosser les dents. Je prévois de lire « le souterrain », pour m'aider à m'endormir...

### **Quelque part entre « avoir peur » et « être terrifié »...**

Réveil 4 heures. Ce qui veut dire une belle nuit si l'on compte tout ce que j'ai dormi dans la journée.

Le vent est quasiment tombé et la mer n'est pas trop agitée. Donc, départ. Le vent ramène cependant vers moi des nuages plus noirs que les autres. Je hâte les préparatifs. Le départ se fait à 5h30. Il y a une certaine houle, qui m'est plutôt favorable. Cela aide, bien sûr, mais cela oblige à être toujours vigilant, à toujours travailler pour rester dans le bon axe.

Le leitmotiv de la journée va être le franchissement de pointes. Il se travaille bien en amont de la pointe. On est obligé de prendre le large car la houle se transforme en vague aux abords des côtes et projette ainsi vers la pointe. Pas facile d'aller chercher le large, car la houle est alors de travers par rapport au bateau. Bref, c'est assez technique et assez épuisant, notamment par l'attention de tous les instants que cela requiert.

Depuis le premier jour, je ne suis pas resté deux minutes sans être sur le qui vive. Jamais un passage totalement calme, sans vent ni houle... Je file bon train et ne m'arrête qu'après la seconde pointe, après deux heures et demie de navigation. Il reste une grosse heure pour arriver à ce qui était le camp 2 de l'an dernier. Je forme l'espoir de pouvoir aller au-delà, c'est-à-dire quitter le Billfjorden, entrer dans le Sassenfjorden, et pourquoi pas aller jusqu'à Gipsvika... Ce passage avait été terrible l'an dernier. Je me dis que si aujourd'hui les conditions de mer sont assez bonnes, autant en profiter. Le seul problème restant serait mon

état physique. Serai-je assez en forme pour faire face à un éventuel coup de bambou au moment du changement de fjord, sachant que le Sassenfjord est quasiment ouvert sur la mer ? Je vais en mode « économie » jusqu'au fond du fjord. Je suis assez fatigué. Je pose le bateau sans problème. La mer est calme. Je vais voir de l'autre côté de l'avancée qui forme le fond du Billfjorden. J'ai ainsi une vue sur le Sassenfjorden et sur le cap à franchir. Tout à l'air OK et je décide donc de tenter le coup après m'être restauré rapidement. Je suis parti ce matin à 5h30. Première pause de 10 minutes vers 8h et là il doit être 9h15. Je vide l'eau du kayak, je mets les sacs arrière à l'avant et vice versa, car je trouve l'arrière trop chargé. Au départ, les premières sensations semblent me donner raison, le kayak semble se manœuvrer encore mieux. La houle – modérée – va dans le bon sens, mais elle a tendance à me ramener trop vers le bord. Lequel bord est souvent composé de récifs sur cette portion. Le cap que je vise est à environ 5 kilomètres. Je me rends compte que, petit à petit, la houle forcit. Je suis obligé de me diriger vers le large si je ne veux pas qu'elle me rabatte sur le bord. Je passe la dernière « plage ». A partir de maintenant, c'est du rocher. Plus possible de faire machine arrière, ni de se poser sur la côte : c'est passer le cap, où je sais qu'il y a ensuite une baie, ou se faire projeter sur les rochers... la houle forcit à nouveau et je suis encore plus contraint de repiquer sans cesse vers le large, en prenant alors la houle de travers. Cela devient encore plus fort et je crois que c'est à un stade encore supérieur à notre incident de l'an dernier. Je me retrouve avec des creux terribles, par moments effrayants, et là je dois tout faire pour être totalement perpendiculaire à la houle. Mais pas question de remonter au large avec des vagues pareilles. La bonne nouvelle, c'est la grande maniabilité du kayak. Moyennant des coups de pagaie très puissants, j'arrive à le remettre vite dans le sens voulu entre deux vagues. Et pourtant, je n'ai pas mis le gouvernail. Je suis passablement inquiet... autant d'aller à l'eau que d'être projeté contre les rochers. Je mets une énergie féroce et très ciblée... je cherche entre deux vagues à remonter assez au large pour passer le cap. Je crois que c'est enfin le cas. Je me mets alors totalement perpendiculaire aux vagues qui me soulèvent très haut. Le cap est passé, je commence à pénétrer alors dans la baie. Les vagues sont encore fortes, mais je sais que j'ai réussi. Je ne pagaye plus que pour rester dans l'axe et je me contente de la poussée des vagues pour avancer. J'ai maintenant le sentiment que je peux aisément dominer, ou du moins contrôler, ces vagues. Cette fatuité est dangereuse, et une vague a failli me surprendre. Je gère la fin en soufflant. J'accoste non loin de là où nous avons fait une pause délicate l'an dernier. Je prends mon temps pour installer le camp. Je récupère. Je mange et fais un feu. J'écris ces lignes avant d'aller me coucher. Il est 15h18...



*Vue à partir du camp 3*

Que penser de tout cela ? Je suis dubitatif. Tout avait l'air OK pour cette dernière section... peut être avec des jumelles aurais-je pu voir les moutons au loin ? Mais, s'ils sont arrivés en cours de route, comment gérer ces passages où il est impossible de se poser ? Je ne sais que penser. Il faudra discuter de cela avec d'autres. Je sais par contre que je ne suis pas prêt aujourd'hui pour emmener quelqu'un. D'un autre côté, je me dis que je me débrouille pas trop mal sur un kayak... Enfin, recevant un message de Nathalie, bien au calme dans la tente, je me dis... « *Que cherches-tu ? De quoi as-tu besoin toi, qui a l'essentiel, au risque de tout perdre ? Peut-être viens tu chercher, ici et ailleurs, le moyen de vivre cet essentiel comme il le mérite ?* ». Le baromètre est passé de 1010 à 989 dans la journée d'hier, et il s'est stabilisé à 991 aujourd'hui...

### **La répétition des erreurs et la nécessité de l'apprentissage**

Ne serait-ce ce journal, et peut être ma montre – mais elle est assez peu lisible – je serais bien infoutu de savoir quel jour on est... Ce matin, réveil vers 4h30 et la météo semble correcte. L'endroit où je campe est totalement abrité, donc méfiance. Mais je ne vois plus les moutons blancs au loin. Donc il est décidé de partir. Prêt au départ à 6h30. J'ai mis du temps à trouver

un système de fixation plus satisfaisant pour les sacs de l'arrière. Et puis un faux départ... retour après 500 mètres de navigation car je me suis aperçu que j'ai oublié de gonfler les airsports ! Ces éléments sont absolument indispensables à la rigidité et à la stabilité du bateau.

Au début, tout va bien, même si le bateau a la fâcheuse tendance à tirer à droite. Et puis, sortant de la zone abritée, la houle refait son apparition. Comme je visais Templet en ligne droite, je suis assez loin des bords... Les vagues deviennent aussi fortes que celles d'hier... La décision est instantanément prise de regagner le bord en prenant le sens de la houle et donc de se faire projeter, sûrement assez fort, sur la côte. Je connais cette côte, car on y avait fait une pause l'an dernier. Je sais donc qu'elle est très favorable pour accoster, même projeté par les vagues. Ces dernières ne faiblissent pas du tout – certaines déferlent même. J'arrive sans trop de mal à rester dans l'axe mais je me demande un moment si, malgré les vagues, je me rapproche réellement de la côte, qui me semble toujours bien loin... Je me rapproche bien ; c'était juste un oubli très temporaire de cette loi qui veut que tout ce que l'on voit ici et qui nous semble près... est en fait très très loin !!!

A 40 mètres de la cote, alors qu'il n'y a plus de danger, je décide de faire quelques manœuvres pour tester la résistance du bateau à ces conditions de mer. Je me mets parallèle aux vagues, je les remonte, je tourne suivant différents angles en faisant néanmoins attention au maximum. Je ne suis pas retourné. Les vagues étaient grosses, mais sans déferler. Je conclus également très provisoirement que la position la plus dangereuse est de  $\frac{3}{4}$  arrière par rapport à la houle.

L'accostage se déroule très bien, malgré les vagues. Une fois au bord, je constate combien la mer est agitée, avec des moutons blancs partout. Et pourtant, je ne les voyais pas en partant. Diable, le vent se lève-t-il toujours juste après moi ? La situation de mer était comparable à hier, mais moins dangereuse en navigation puisque je n'avais « qu'à » me mettre et rester dans le sens des vagues pour rejoindre le bord. Par contre, cet épisode était, lui, tout à fait évitable. Il m'eut suffi de longer la côte de la baie pour vite prendre la mesure de la situation. Dans ces contrées, il faut vraiment toujours suspecter le pire. Outre le fait de se mettre ainsi en sécurité maximale, on a en plus assez souvent raison !

Je monte ensuite le camp et, pour la première fois, je me débrouille pas trop mal avec le montage de la tente et son système d'arceaux que l'on doit passer dans la toile... je vais me faire à manger un repas de type « midi », alors qu'il est huit heures et que je suis levé il y a très peu. Et je vais me reposer dans le duvet. Il y a maintenant, outre le vent fort, un épais brouillard, et même un peu de neige qui tient à mi pente des montagnes... je vais ainsi être assez comateux durant toute la journée : coincé sous la tente et en récupération. Les messages que je reçois sur IRIDIUM me font plaisir. Je vais redormir encore, et en fin d'après midi je vais faire une rando de deux heures. Je monte sur Templet quasiment tout droit, par la plus forte pente, ce qui fait que je suis vite assez haut. Mais quoi que je fasse, j'ai l'impression que c'est potentiellement dangereux ; grimper à flan de montagne ces immenses pierriers c'est courir le risque de prendre une de ces milliards de pierres sur la tête. Choisir le névé, c'est prendre le risque de décrocher, de riper sur une plaque de glace et de déboûler à vive allure sur les rochers en contrebas. Conscient de ces dangers, et les sachant bien réels, je choisis le chemin qui minimise ces différents risques : un bout de névé, tel pierrier, puis tel autre moins pentu, puis ce « chemin », où il y a un peu de mousse. J'arrive au pied des « dents » des falaises, là où sont les oiseaux. Et je suis sur la piste d'envol des macareux : il y en a plein qui me passent sous le nez. Je rentre, prudemment. Cette promenade m'a fait du bien.



*Pas loin de la piste d'envol...*

Je me sentais jusque là dans une expé « kayak », un peu par la force des choses : c'est plus dur seul, donc je dois profiter des moments de repos forcé pour forcer mon repos. Mais je me rends compte que je suis bien physiquement et que je peux supporter quelques heures de

ballade. Donc, si je suis encore coincé demain, je remonterai la vallée par son flan Est. Je me prépare à continuer cette délicieuse lecture du « Souterrain » de Dostoïevski. Quel grand Monsieur ; quelle connaissance, et mieux, quelle compréhension éclairante de l'homme !!!

### **S'éparpiller pour (se) trouver**

Bon, je devrais être relativement court aujourd'hui. D'abord parce que ce jour fut marqué par l'inaction, et d'autre part parce que j'ai déjà noirci pas mal de pages de l'autre côté de ce cahier. Peut être les premières d'une pensée personnelle assez construite.

Ce matin au réveil, vers 4 heures, j'ai constaté que la météo était la même : le vent faisait toujours bouger les parois de la tente et le bruit assourdissant des vagues qui se cassent sur le rivage venait toujours très – trop – distinctement à mes oreilles. S'en est suivi une drôle de grasse matinée, entrecoupée de bribes d'un sommeil comateux et de pensées, le nez et les yeux dirigés vers le toit de ma tente. Puis, repensant à la fois à la formidable première partie du « Souterrain » et à des passages de l'émission sur Sartre et son « être et le néant », je me suis mis à produire mes propres pensées. Oh, rien de bien nouveau. Des choses, des approches qui me travaillent depuis longtemps, ou plutôt que je travaille depuis longtemps. Mais là, je devrais dire « ici et là », les idées s'organisent, se tiennent, se tissent. J'ai de quoi démarrer avec un des deux points que je suis prêt à développer. Et c'est justement en développant le premier que je retrouverai au final le second. Je ne m'étais pas trompé dans mon choix. Le premier point s'est avéré très riche et j'ai pu tirer le fil de la réflexion un certain temps. Ce n'est certainement pas un hasard que ce soit venu ici. Cette escapade est une véritable illustration de mon propos. Mais encore fallait-il la faire pour en rendre l'expression possible. Il n'y avait rien de prémédité, mais il n'y a pas non plus de surprise au fait que cela arrive.

Ensuite, mi-heureux, mi-comateux à nouveau, je suis resté dans ma... cellule, allais-je dire ! Une cellule bien volontaire, mais qui produit son enfermement. A un moment où je sortais chercher à manger, je me trouve face à deux beaux rennes. Ils me regardent et ne sont pas à 10 mètres. Nous nous dévisageons quelque temps. On n'a pas l'impression qu'ils aient abandonnés leur pelage d'hiver. Grand bien leur fasse, car ici, c'est encore l'hiver (enfin le nôtre) ! Il neige à très basse altitude et l'humidité et le vent forment un mélange glacial.



*Salut les voisins...*

Je fais encore une promenade en fin d'après midi. J'ai retrouvé des horaires « normaux », mais je dors assez pour être prêt à partir à tout moment de la nuit si une ouverture météo apparaît. Durant cette promenade, je me rends à la pointe de Templet, à la sortie de la baie, voir si les conditions permettent une sortie en bateau. Ne serait-ce la pluie, je serais prêt à partir, et cette pluie peut s'arrêter à tout moment. Mais, arrivé à la pointe, je vois toutes ces vagues blanches qui composent le Sassenfjorden. Pas de regret. Il faudra attendre une réelle accalmie pour partir et bien regarder avant au large ce qu'il en est des vagues. Je pense qu'un départ marée basse serait plus prudent, au cas où des vagues me rabattraient sur Templet. Mais dans tous les cas, cette situation est à proscrire, à éviter par l'analyse des conditions et de la situation. Je n'ai en effet besoin que d'une heure trente à deux heures pour passer Templet. Autant être sûr de conditions vraiment favorables et capables de se maintenir sur cette courte durée avant de s'y engager.

En allant me promener sur cette pointe, j'ai eu une vision / vue incroyable sur Templet. Le sommet dans le brouillard, des colonies d'oiseaux, des étendue d'une rare verdure... ai-je déjà vu une nature aussi belle ? Je n'ai pas pris l'appareil photo avec moi. Mais l'aurais-je pris que j'aurais dû résister à affadir cette vision en la projetant sur deux dimensions. J'espère pouvoir bouger demain...

## **Au cœur de la plénitude et au bord du mysticisme**

Réveil vers 4h30. Il a plu toute la nuit, pour autant que mes réveils par intermittence me permettent de l'évaluer. Et le bruit des gouttes sur la tente, même si la fréquence diminue, n'est guère encourageant. Et puis j'entends encore ce bruit des vagues qui cassent sur la plage. C'est pour cela que je traîne au lit jusqu'à 5h30. Et encore, c'est la pause pipi qui me contraint véritablement à sortir du duvet. Il fait toujours bien froid, notamment du fait de l'humidité.

A ma grande surprise, la mer paraît relativement calme. Pas de crêtes blanches au large, pour ce que j'en vois du moins. Il y a bien ces vagues qui cassent au rivage, mais c'est plus dû à la forme de la plage et de la baie qu'à la force de la houle. Je m'imagine bien démarrer de là, même si je sais que ce ne sera pas évident. C'est décidé, je pars, et le plus vite possible encore ! Manquerait plus que cela ne s'aggrave encore dans l'heure qui vient. Je boucle le camp le plus vite possible. Je range l'intérieur de la tente - c'est-à-dire que je le fous dehors ! – en même temps que bout l'eau du café ! Le problème vient de l'humidité. Le toit de la tente est mouillé et il pleut toujours, même si c'est de façon modérée. Mais bon, tout ceci est bouclé en moins d'une heure trente, très largement... je ne regarde pas vraiment la montre. Comme prévu, le départ n'est pas simple mais il se fait en un coup, en emmenant cependant peut être un peu d'eau. Je suis heureux d'avoir pu partir. Anxieux, comme à chaque fois que je me mets à l'eau avec mon bateau, mais très heureux. J'ai très vite chaud, même aux mains. Je prends au large pour négocier Templet et je vois ce que la houle donne une fois que je suis totalement sorti de la baie. C'est « correct », et surtout, aucune trace de « vague blanche ».

Je m'aperçois vite que la houle m'est aux trois quarts contraire. C'est-à-dire que, outre le fait qu'elle me freine, elle a aussi tendance à m'amener vers le bord. Je dois donc veiller à remonter régulièrement au large de façon à maintenir une distance à la côte qui soit adaptée et à peu près constante. Par certains moments, la houle forçait sérieusement, mais sans que les vagues ne déferlent. Dans ces cas, je me mets face à la houle, et non plus de trois quarts. Cela m'amène à prendre un peu le large, mais c'est le seul moyen d'éviter d'être trop secoué. Et puis je vois que ces périodes un peu agitées sont assez courtes. Ce n'aurait pas été la même affaire si tout le fjord était dans cet état. A quelque cent ou deux cents mètres devant moi j'aperçois une zone de véritable calme. Il y aura comme cela alternance de zones de turbulences très gérables et de zones de calme.

Au moment où je sors de Templet, mais où il reste encore deux à trois bons kilomètres avant d'entrer dans Templefjord, la mer devient parfaitement calme. Il semble que c'est tout le fond de Sassenfjord qui se transforme en un lac tout à fait pacifique. Tout en redoublant de

méfiance, je ne peux m'empêcher – d'ailleurs je n'essaye pas - d'être saisi d'une forme de plénitude quasi mystique ! Le fait que cela se situe au pied de Templet n'y est pas étranger, ni le fait que j'ai dû suer pour arriver là, ni, enfin, le fait que dans quelques minutes je vais entrer dans ce Templefjord, qui était tout de même un objectif de l'expé.

Voilà, je tourne, et je trouve un vent qui est pile de face, plutôt modéré. Il ne me gêne pas. Au contraire, il donne une stabilité parfaite au bateau qui va alors naturellement tout droit sans que j'aie à corriger la trajectoire par un effort particulier. J'avance, décidé à aller aussi loin qu'il me plaira... Et puis sur la rive gauche, je remarque quelque chose qui pourrait éventuellement ressembler à la tente GNGL de Claudine et André. Il y a un point noir à côté, mais je n'arrive pas à apprécier si cela bouge ou non – encore un exemple de situation où j'aurais bien fait usage de jumelles ! Au bout d'un moment, j'en ai la certitude : c'est bien eux ! Je n'irai donc pas plus loin ce matin. Je rejoins le bord et m'y arrête.

Nous sommes heureux de nous retrouver et nous partageons l'émotion des jours précédents. Eux aussi ont été coincés et ils ont essuyé des rafales de vents qu'ils estiment à 80 km /h. Ils s'apprêtent à partir. Je vais donc installer mon camp ici, en lieu et place du leur et continuer à profiter de leur feu. On échange quelques références techniques, puis nos adresses. J'espère que nous serons amenés à nous revoir...



*Vue sur Templefjord...*

Une fois nos amis partis, il est à peu près midi et pour une fois, j'ai faim ! Je me fais un repas sympa, au coin du feu. Un rayon de soleil apparaît. Il fait presque bon. C'est un instant de

grâce... Une fois le dîner mangé et la vaisselle rangée, je pars en rando vers le glacier, situé au fond du fjord. Je mettrai 4 heures aller retour. Il ne fallait pas plus, au regard de mon état de fatigue. Je n'ai pas pu aller jusqu'au glacier lui-même car de l'eau coulait en fortes et larges rivières. Il y avait bien des ponts de neige qui enjambaient ces rivières à certains endroits, mais après hésitation – et réflexion – je jugeais l'entreprise trop risquée.

Les eaux du fjord sont parfaitement calmes et la vue est extraordinaire. Il règne ici une sérénité incroyable. Le ciel est merveilleusement nuageux et les montagnes sont très enneigées. On voit bien que la neige des jours précédents tient bien. Il n'y a pas de « glaçons » dans l'eau. Je pense que c'est dû au froid, tout comme le fait qu'il y a assez peu d'eau dans les rivières, hors celles que je viens de tenter de traverser.

Voilà, je rentre au camp... je me fais à manger... je me prépare à écrire, à décrire cette journée qui à elle seule vaudrait bien tout un séjour...mais ceci est ridicule ! Cette journée n'est pas distincte des autres. Elle en provient.

J'aime ce lieu parce qu'ici il est parfaitement clair que toute vérité n'est que celle du moment. Et cela n'empêche pas qu'il y ait un tout et une continuité... comme cette journée, parmi les autres...